

LES CARRIÈRES D'AINGERAY ET LE TRANSBORDEUR FRANCHISSANT LA MOSELLE

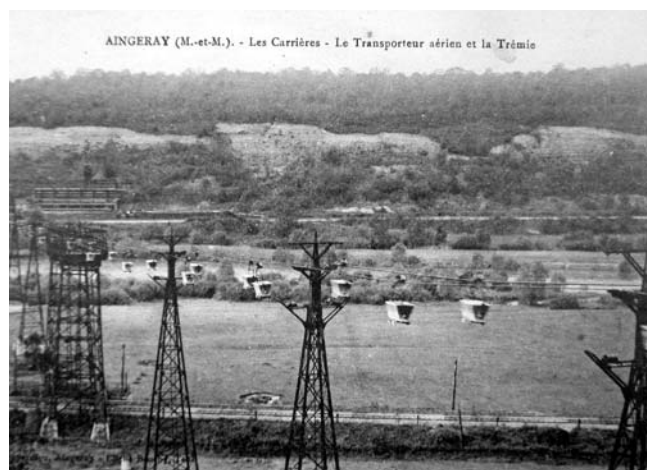
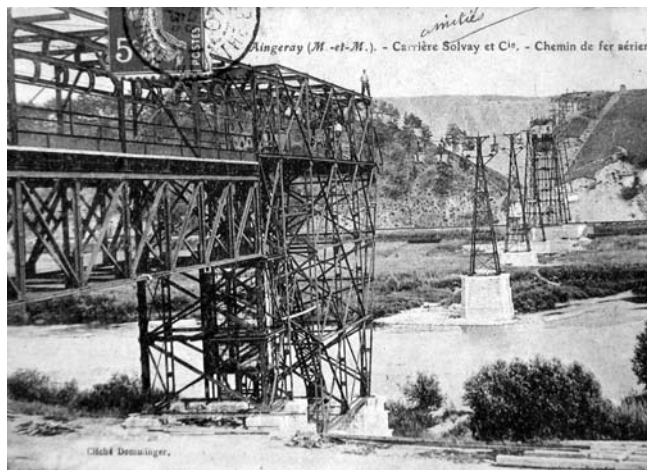
PAR MICHEL HACHET, conservateur du musée de Toul.

Durant la première moitié du XX^e siècle d'importantes carrières étaient exploitées sur le territoire d'Aingeray, et durant un peu plus longtemps, sur celui de Villey-Saint-Etienne. La société Solvay en tirait du calcaire destiné à l'industrie chimique, à la fabrication, à Dombasle, du carbonate de soude en utilisant, pour le réaliser, une autre matière tirée du sous-sol lorrain de Varangéville, le sel.

Les carrières d'Aingeray s'étendaient sur un vaste espace du plateau dominant, sur sa rive droite, l'étroite et profonde vallée de la Moselle coulant en cet endroit en une sorte de gorge si resserrée qu'elle ne laissait passage, outre à la rivière elle-même, à cette époque pas encore canalisée, qu'à la ligne de chemin de fer, à droite, et au canal latéral, à gauche. Cette carrière avait ouvert une vaste cavité à ciel ouvert où, au moyen d'explosifs, on disloquait, avant de les fragmenter, les blocs de calcaire dont les morceaux étaient chargés dans de petits wagonnets de fer attelés, les uns derrière les autres, en petits trains tirés par des locomotives à vapeur circulant sur des voies de 0,60 m d'écartement qu'on appelait les Décauville.

Ces petits trains gagnaient le rebord du plateau surplombant la rive droite de la rivière et, à partir de cet endroit, les wagonnets abandonnaient leurs rails et, adoptant un itinéraire aérien, ils étaient suspendus aux câbles d'un transbordeur franchissant la vallée et aboutissant au fond de celle-ci, sur la rive gauche, à d'immenses trémies métalliques où ils déversaient leur chargement. Une fois vidés, décrivant une boucle, ils repartaient à leur point de départ pour être replacés sur leurs rails. Ce voyage aérien s'effectuait sans l'apport de la moindre source d'énergie coûteuse.

Le mouvement était obtenu par simple gravité ; le poids des wagonnets pleins était suffisant pour permettre la remontée de ceux qui étaient vides et seuls des dispositifs de freinage en assuraient la régularité. Les trémies se remplissaient ainsi progressivement,



leurs issues inférieures de vidage débouchaient à la verticale du cours du canal latéral. Lorsqu'elles étaient pleines, une péniche venait se placer sous cette issue ; on l'ouvrait et, dans un horrible fracas qu'on pouvait entendre à des kilomètres à la ronde, les cailloux dégringolaient dans cette péniche métallique.

Plusieurs fois dans la journée se renouvelait ce bruit ; il faisait partie du paysage sonore et on n'y prêtait pas plus attention qu'à celui du passage des trains ou du chant des cloches rythmant les heures. Les péniches étaient pourvues de moteurs ; elles étaient auto-

nomes, n'étaient attelées ni de chevaux, ni tirées par les petits tracteurs électriques sur rails de la «Compagnie Générale des Voies Navigables». Elles prenaient la direction de Liverdun où elles franchissaient le tunnel avant de poursuivre leur navigation jusqu'à l'usine de la société Solvay de Dombasle.

Nous avons évoqué les moyens techniques mis en oeuvre à cette époque pour l'exploitation de ces carrières. S'ils mettaient à profit, outre la puissance des explosifs, celle des machines à vapeur, ils exigeaient une nombreuse main d'œuvre. Les ouvriers travaillant dans les carrières habitaient Aingeray ou dans les villages voisins, se déplaçant à bicyclette. Ceux qui venaient de Jaillon, d'Avrainville ou peut-être de Manoncourt, bénéficiaient, pour franchir la Moselle, des services d'un passeur qui selon un horaire prévu et

sans doute s'inspirant de Charon «franchisseur» du Styx, percevait quelque obole pour les transporter en barque d'une rive à l'autre.

À Aingeray même, une partie de ces carrières étaient logés dans les cités, longs bâtiments à la limite du plateau surplombant le village au-dessus du vallon appelé le mont Gambey. Peu esthétiques et certainement inconfortables, ils ont été démolis lorsque cessa l'exploitation des carrières d'Aingeray.

Les superficies dont les carrières avaient fait l'acquisition mais qui, lorsqu'elles cessèrent leur activité, n'avaient pas été exploitées, ont été plantées en résineux et on peut y voir, aujourd'hui, une pinède lorsqu'on quitte Aingeray pour Liverdun, à gauche de la route.